

The background is a textured, orange-brown surface, possibly a piece of aged paper or parchment. A black crosshair is centered on the page. In the middle of the crosshair is a pink circular element. The text 'CAMILLE AMMOUN' is written in large, white, bold, sans-serif capital letters across the upper half of the page.

**CAMILLE
AMMOUN**

UGARIT



ROMAN

CAMILLE AMMOUN OUGARIT

« Nous avons construit des ports et des aéroports pour nous connecter au monde. Nous avons créé un centre commercial et financier incontournable situé entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Nous avons tant accompli en si peu de temps. Mais il manque encore quelque chose à cette agglomération urbaine pour être vraiment une ville. »



Né à Beyrouth, Camille Ammoun a vécu dix ans à Dubaï. Il travaille sur les questions de résilience et de durabilité urbaine et vit entre Paris et Beyrouth. *Ougarit* est son premier roman.

Ougarit Jérusalem, urbanologue de renom, est appelé à Dubaï pour insuffler une âme urbaine à cette cité du désert perçue comme une juxtaposition de tours ultramodernes et d'autoroutes tentaculaires.

Originaire d'Alep, ville plusieurs fois millénaire aujourd'hui ravagée par la guerre, il est convaincu de trouver en Dubaï une ville facile à lire et dans ce projet un moyen de découvrir un aleph. Cet objet mythique décrit par Borges et qui permettrait de voir simultanément tous les points d'une ville tarabouche Ougarit depuis qu'il a fui la Syrie pour échapper à son enrôlement dans l'armée.

À Dubaï, il croise un vieil ami, ancien libraire, capitaine au long cours, coincé avec son navire chargé de tours Eiffel miniatures contrefaites, une étrange galeriste iranienne avec qui il noue une amitié amoureuse, un investisseur immobilier russe reconverti en collectionneur d'art, un jeune Émirati qui ne lit pas de romans, un vieil Émirati qui pourrait en être un...

Sur fond de quête mystique de l'aleph, Ougarit devient l'enjeu d'une lutte de pouvoir entre deux visions opposées de la ville... donc du monde. Se noue alors une intrigue impliquant les pouvoirs politiques locaux, les mafias indienne et chinoise et l'ensemble des personnages croisés au cours de ce livre, tour à tour roman d'aventures, roman politique, roman urbain.



9 782360 840106

19,90€

WWW.INCULTE.FR

UGARIT

CAMILLE AMMOUN

éditions inculte

À la mémoire de Marjan Kamal

Quoi qu'il en soit, sachez que
l'Aleph se cache derrière cer-
tains mots du texte, des mots qui
possèdent d'étranges vertus.

Charif MAJDALANI, *Kinétoscope*,
Petit traité des mélanges

PREMIÈRE PARTIE

UNE ALEXANDRIE NOUVELLE

Cette guerre n'est pas ta guerre. Tu y as cru, c'est sûr. 2011, l'incendie de la liberté. Tu y as cru. Tu as vu les peuples se lever et tu as pensé mur de Berlin, tu as pensé Ceauesescu. À Sidi Bouzid, Mohamed Bouazizi s'immole par le feu à cause de la gifle d'une policière – la claque de trop – et le peuple descend dans la rue. Et toi la rue, tu y crois. C'était il y a trois ans. Trois ans seulement. Une éternité. Bouazizi, personne n'en parle plus. Pourtant, cet événement extraordinaire et ses folles conséquences ont réveillé en toi ce *sale espoir*. Ce *sale espoir* que tu pensais avoir réduit au silence. Parce que c'est bien connu, l'espoir tue, et faute de savoir vivre, toi, tu ne veux pas mourir. Alors tu as un temps réussi à le contenir, mais ce *sale espoir*, il est remonté brusquement. Il a débordé comme la mousse noire du café turc que tu as quelquefois préparé dans cette grande maison alépine de ton enfance. Cette guerre n'est *plus* ta guerre. Elle t'a été volée. Elle a été détournée, récupérée par les vieux démons du xx^e siècle. Ton siècle. Celui des idéologies et des dictatures. Le seul dans lequel tu pourras jamais te reconnaître.

Cette guerre, elle fait en toi écho à des guerres plus anciennes, des guerres intérieures que tu croyais depuis longtemps perdues ou remportées. Cette guerre, tu en as encore rêvé dans l'avion, réveillé par une main sur ton épaule, celle de l'hôtesse d'Emirates Airlines qui te demande de redresser ton siège pour l'atterrissage. Cette guerre, c'est l'échec tonitruant d'un combat pour la liberté, transformé en lutte existentielle entre un totalitarisme digne des heures les plus funestes du xx^e siècle et un fanatisme religieux sorti des fantasmes médiévaux les plus abominables. Cette

guerre, c'est la disparition définitive d'un patrimoine urbain millénaire, c'est le saccage systématique de la vieille ville d'Alep où tu es né, il y a un demi-siècle, où tu as grandi sous la chape du régime. Alep d'où on t'exfiltre adolescent vers Erevan, dans cette partie du monde qu'on appelait encore l'Union soviétique, pour t'éviter l'inévitable, ton enrôlement certain dans la glorieuse Armée arabe syrienne et peut-être une assignation en poste dans le mont Liban ou le Golan. Cette guerre, c'est une irréversible perte de connaissance comparable seulement à celle qu'avait en son temps représentée l'incendie de la grande bibliothèque d'Alexandrie.

Les lumières multicolores des gratte-ciel défilent par la fenêtre de ton taxi. Tu dois absolument rester concentré sur la mission pour laquelle tu as été appelé à Dubaï. Ça sera pour toi un jeu d'enfant, t'avait-on dit à Paris alors que tu hésitais encore à l'accepter. Un jeu d'enfant, bien sûr. Une ville nouvelle, un texte simple, sans palimpsestes, c'est ton métier, tu sais faire, tu pourrais peut-être même y trouver ce que tu cherches, toi, l'urbanologue, Ougarit Jérusalem. Un jeu d'enfant. Alors tu as accepté. Mais un jeu d'enfant, dans cette partie du monde, ça peut vite devenir un jeu dangereux.

L'autoradio diffuse en ourdou ou en hindi un flot ininterrompu de réflexes qui semblent être le commentaire d'un match de cricket. Sur la Sheikh Zayed Road, la SZR, entre les tours étincelantes qui se dressent dans la nuit, des automobiles filent à des allures vertigineuses, des trains suspendus transportent des milliers de navetteurs et s'arrêtent par intermittence dans des stations de métro, gigantesques hippopotames extraterrestres couchés à la queue leu leu le long de ce fleuve autoroutier en attendant une hypothétique saison humide. Tout cela est plus épatant encore que les images de la ville que tu as pu voir sur internet ou dans les médias.

Dubaï est jeune et fière. L'Alexandrie des Ptolémées. Alors que plus au nord on s'acharne à raser des villes parmi les plus anciennes du monde, ici on construit, à partir de presque rien, une Alexandrie nouvelle.

Une Alexandrie sans bibliothèque ? Ptolémée I^{er}, fondateur de la dynastie, constitue le fonds initial de l'antique bibliothèque. Tous les livres, importants ou insignifiants, essentiels ou frivoles, sont débarqués des navires qui font escale au port. Ils sont recopiés et traduits en grec par une armée de scribes et de copistes, puis, ruse ultime, c'est l'original qui va enrichir le colossal fonds alexandrin, alors que la copie poursuit sa route sur son navire. Mais c'est Ptolémée II Philadelphe, fils de Ptolémée et de Bérénice et, dit-on, le plus cultivé des souverains de son temps, qui, en demandant aux rois et aux puissants de céder des œuvres de toutes catégories, porte le fonds au nombre inouï pour l'époque d'un demi-million de volumes. Savants et intellectuels du monde entier affluent vers Alexandrie pour accomplir le travail colossal de traduction que ce projet pharaonique nécessite.

Sur ta droite, une pyramide flanquée de deux obélisques de Karnak en stuc incrustés de hiéroglyphes. « Wafi Mall », te répond le chauffeur de taxi peshawari. Du haut de cette pyramide sept ans d'histoire te contemplent. Cette Alexandrie nouvelle où tu viens d'atterrir, accorde-t-elle la même importance à l'accumulation de savoir que l'illustre ville antique ? La réponse, tu la connais. Le savoir est aujourd'hui dématérialisé et Ptolémée n'est plus un bâtisseur de villes mais le concepteur d'un réseau de serveurs connectés et disséminés tout autour de la planète. On y stocke des téraoctets de données, et cette irrésistible volonté ptoléméenne de recenser l'ensemble des connaissances accumulées par les hommes, cette *libido sciendi* – ce désir de savoir – aujourd'hui, c'est Google.

D'ailleurs, les accords arrachés par le fameux moteur de recherche à des bibliothèques nationales, l'inauguration en grande pompe par Éric Schmidt et Nicolas Sarkozy d'un Googleplex à deux pas de la gare Saint-Lazare et ce projet fou de numériser la totalité du savoir de l'humanité ne sont pas sans rappeler les stratégies adoptées par les Ptolémées pour constituer le fonds de leur grande bibliothèque.

Tu le connais bien, le Googleplex de la gare Saint-Lazare. C'est après quelques années passées à Barcelone à étudier la sociologie des villes et à te perdre dans les bas-fonds de la capitale catalane – une des étapes de ton exil dont tu savais déjà qu'il durerait toujours – que tu as découvert les locaux parisiens clairs et ludiques du moteur de recherche. Il s'agissait de numériser une ville dans sa totalité spatiotemporelle et sociohistorique : Le grand pari perdu du projet « Joyce ». Joyce comme James Joyce qui aurait eu pour ambition de décrire la ville de Dublin dans ses détails les plus minutieux de sorte que, si elle venait à être détruite, elle pourrait être reconstituée, brique par brique, en utilisant son *Ulysse* pour modèle.

À cette époque, le métier d'urbanologue en est à ses balbutiements. Il est d'ailleurs encore souvent confondu avec celui d'urbaniste. Malgré quelques rares projets intéressants, tu traverses des années de galère parisiennes dont tu profites pour faire une thèse de doctorat, et c'est en tant qu'urbanologue ayant travaillé sur les théories de la complexité urbaine, que tu es consulté par les équipes de Google pour le développement d'un algorithme supposé permettre au moteur de recherche de codifier, stocker et traiter toute l'information contenue dans une ville : « Joyce ».

Dublin ne sera pas détruite, Alep si. Si tu avais réussi, en travaillant avec la fine fleur des ingénieurs informatique de Google, à créer cet algorithme, Alep, détruite, aurait pu

être reconstruite à l'identique. Pas seulement sa pierre, mais aussi ses nœuds sociaux et les relations qu'elle entretient avec son passé. Mais aujourd'hui, Alep, c'est la perte nette et irrécupérable de plusieurs millénaires d'information urbaine accumulée et stratifiée. Tu as échoué, et « Joyce », aujourd'hui abandonné, sommeille sans doute dans un coin du serveur interne du Googleplex.

Cette collaboration providentielle te propulse cependant sous le feu des projecteurs et lance ta carrière d'urbanologue de renommée maintenant internationale. Les revenus engendrés par ton travail avec Google te permettent de fonder une petite entreprise d'urbanologie, de louer des bureaux non loin de la gare Saint-Lazare et d'embaucher deux jeunes chercheurs, un urbaniste et une sociologue.

Tu espères te donner ainsi les moyens de réaliser ce vieux rêve, celui d'atteindre le grisant sentiment d'omniscience que peuvent parfois permettre ces objets mythiques, mystérieux et ésotériques, rares, furtifs et évanescents que sont les alephs, et qui sont pour la première fois décrits par l'écrivain argentin Jorge Luis Borges dans les années trente du xx^e siècle. Cette quête, qui te taraude depuis l'adolescence, c'est un peu la *libido sciendi* d'Éric Schmidt et de Ptolémée, mais aussi de Borges, de James Joyce et de quelques autres. C'est surtout, tu en es aujourd'hui persuadé, ce qui manquait au projet « Joyce » pour révolutionner la lecture des villes.

Lorsque, deux semaines plus tôt, tu reçois coup sur coup l'appel téléphonique du secrétaire d'un certain Ali Al Jumeiri, haut fonctionnaire au gouvernement de Dubaï, et un surprenant courriel d'Oriol, ton vieux compère catalan, libraire défroqué, capitaine au long cours, te demandant si tu ne connaîtrais pas, par hasard, quelqu'un à Dubaï pour

PREMIÈRE PARTIE

le sortir d'une affaire de fret qui a mal tourné, tu n'es pas surpris par la coïncidence.

Te voilà donc – après quelques recherches sur les cités-États du Golfe et une réponse expéditive à ton vieil ami Oriol « J'arrive » – embarqué sur un A380 d'Emirates Airlines à destination de Dubaï. Mais, de retour au Moyen-Orient pour la première fois depuis de si nombreuses années, cette guerre qu'à Paris tu réussis tant bien que mal à isoler de tes émotions, cette guerre, elle te remonte ici à la gorge comme une irrésistible marée d'occasions manquées, de luttes oubliées, de défaites maquillées en victoires. Une mélancolie historique tétée avec le lait maternel.

LES TOURS EMIRATES

Dans sa luxueuse suite des clinquantes tours jumelles Emirates, Ougarit Jérusalem dort peu. Sa première nuit dubaïote, il la passe à écrire ces lignes inquiètes « cette guerre n'est pas ta guerre... ». Il écrit pour ralentir le rythme de ses pensées, canaliser un flux qui, lorsqu'il en perd le contrôle, l'emporte en vrille dans des lieux effrayants qu'il ne souhaite plus explorer. Il écrit parce qu'il doit rester concentré. Il écrit parce qu'il doit dormir et que, dès le lendemain de son arrivée dans cette cité de tous les superlatifs, il doit rencontrer le commanditaire émirati de la mission hors du commun pour laquelle il a été appelé. Comme souvent, le subterfuge fonctionne. Il finit par s'endormir.

C'est en fin d'après-midi, dans un lounge de style pub anglais suspendu au cinquante-deuxième étage de la tour Ouest, qu'il a rendez-vous avec Ali Al Jumeiri. Une immense baie vitrée permet d'embrasser la ville, son métro aérien et son trafic qui s'étendent aussi loin que peut porter le regard. Deux cents mètres sous ses pieds, la Sheikh Zayed Road déploie ses seize voies, son terre-plein, ses contre-allées et ses rangées de gratte-ciel alignés comme les pièces d'un échiquier en début de partie. Sur sa gauche, vers le sud en direction d'Abou Dhabi, la SZR disparaît progressivement dans l'humidité poussiéreuse du désert mêlée à la bistrure du nuage de pollution des zones industrielles d'Al Quoz et de Jebel Ali. Sur sa droite elle se perd parmi les premières tours de l'émirat conservateur de Sharjah pour, plus loin, rejoindre les émirats du Nord, les montagnes de Fujairah et les côtes du sultanat d'Oman d'où sont partis tant de marins en quête de fortune ou d'aventure, et sur lesquelles ont

débarqué, vomis par l'océan Indien, tant d'explorateurs. En face de lui, derrière les gratte-ciel, pris entre l'artère vitale de la SZR et les eaux calmes du golfe Persique qu'on appelle ici Arabique, s'étend le quartier populaire de Satwa. Anciennement peuplé par des tribus baloutches, c'est aujourd'hui un dense alignement de petits commerces et d'habitations louées à des travailleurs immigrés, femmes des Philippines et hommes du Pakistan, pour des loyers abordables.

Perché sur son observatoire, Ougarit Jérusalem embrasse du regard trois des sept émirats fédérés, et surtout la forêt de béton, de verre et d'acier qu'est devenue en une décennie, deux tout au plus, la conurbation de Dubaï. Vu de haut, le paysage qu'il a, la veille, traversé en taxi, prend une tout autre dimension. Ce monde minéral qu'il surplombe et domine, fait de nœuds et de flux, évoque les univers de *Blade Runner* ou du *Cinquième Élément*. Il lui donne froid dans le dos. Il a le sentiment d'être séparé des hommes. Ce sentiment d'extranéité qui le poursuit depuis l'enfance, cela fait plusieurs années qu'il ne l'a plus ressenti. À Paris il est pris dans un quotidien entrecoupé des nombreux voyages qu'il effectue pour des missions internationales au service des villes du monde. Une vie professionnelle qui a émoussé l'acuité de ses angoisses existentielles.

Dans son appartement de la rue de Charonne, il reçoit de temps en temps des femmes avec qui il entretient des relations plus ou moins courtes et qui lui procurent une illusion de normalité. Il donne un cours sur l'émergence des villes à la Sorbonne. Il participe à des dîners organisés par ses collègues de l'université où il se rend seul alors qu'ils sont tous en couple. Tous les matins, il emprunte la ligne 9 du métro pour se rendre dans le quartier de la gare Saint-Lazare où il arrive une heure avant ses deux employés. Il fréquente assidûment les clubs de jazz de la capitale, surtout L'Atelier

Charonne dont il est un habitué et où il se rend à pied pour se laisser *swinguer* au bar sur des rythmes manouches. Plus que la musique, c'est regarder les musiciens jouer qui apaise ses pensées. Les week-ends, il se rend en Vélib' au carrefour de l'Odéon où il se pose au café des Éditeurs pour préparer son cours qui a lieu les lundis, lire, écrire, ou travailler aux projets sur lesquels il a pris du retard.

Il voit souvent sa mère qui n'a fini par accepter de quitter Alep – où elle habitait seule depuis la mystérieuse *disparition* de son père dans des circonstances encore irrésolues – que lorsque quatre obus sont tombés la même nuit dans sa rue, détruisant l'échoppe où elle s'approvisionnait en biens de consommation courante et tuant tous les chats de sa voisine qui s'en est, elle, miraculeusement sortie sans une seule égratignure. Elle vit aujourd'hui chez son frère qui habite avec sa femme un appartement du 15^e arrondissement. Jérusalem, qui n'a jamais eu de véritable relation avec cet oncle, préfère la retrouver dans divers restaurants de la ville où il l'emmène dîner une fois par mois. « Une fois par mois, c'est trop peu ! » lui reprochent les Syriens de l'association Sauver l'histoire syrienne qui documente la destruction du patrimoine de son pays martyr et dont il est l'un des membres les plus actifs.

Au cours des années de galère d'abord, de succès ensuite, Ougarit Jérusalem a réussi à se construire une sorte de vie parisienne « normale » loin du tumulte de sa région natale. Il ne sait pas encore qu'en acceptant ce projet et en venant à Dubaï pour un séjour qui n'est supposé durer que quelques semaines, sa vie est sur le point de prendre une direction tout à fait inattendue.

Il s'installe à une table et commande un expresso. Sur sa droite, dissimulée par les bâtiments de Bur Dubaï, la crique

(*Al Khor* en dialecte local) s'enfonce profondément dans les terres sablonneuses pour finir par se mêler au désert dans un marécage célèbre pour ses mangroves, ses sables mouvants et ses flamants roses. Cette baie étroite, qui a longtemps fait office de principal port ouvrant la péninsule aux produits du sous-continent indien, est la raison d'être historique de la ville. Compte tenu de la longue présence de la puissance tutélaire britannique dans la région, l'hypothèse qui fait remonter l'étymologie du toponyme « Dubaï » à l'anglais *The Bay* n'est pas totalement farfelue. Mais selon une étymologie plus plausible, Dubaï serait d'origine arabe et non anglo-saxonne. De vieux dictons locaux feraient remonter Dubaï au verbe *yadub*, ramper. Ramper comme les reptiles qui peuplent ces terres brûlées par le soleil ou comme les eaux saumâtres du Khor qui serpentent parmi les dunes. Al Khor, la crique, c'est de là, comme le lui avait annoncé le secrétaire d'Al Jumeiri avant même son départ de Paris, que devra commencer la phase de reconnaissance de sa mission.

En attendant son client émirati, impatient de découvrir les détails de ce projet un peu fou, Jérusalem prend au hasard un quotidien local sur un stand à journaux. La chute de Mossoul aux mains de Daech occupe la une. Il se souvient des diatribes anti-impérialistes de son père qui décriait avec véhémence, devant les hôtes de leur grande maison alépine, les perfides accords Sykes-Picot. Mark Sykes et François Georges-Picot avaient, dans la foulée de l'effondrement de l'Empire ottoman et au mépris des rêves arabes d'unité, scellé le partage du Croissant fertile entre les puissances française et britannique. Mais aujourd'hui, c'est à coups de violents massacres, de déplacements de populations de dimensions bibliques, de vente de femmes et de fillettes sur les marchés locaux, de lapidations, de décapitations et

d'amputations, que des hordes barbares remettent en question ces lignes de partage tant décriées par les amis intellectuels, laïcards et supposément démocrates de son père.

À travers la baie vitrée de cet improbable pub anglais suspendu au cinquante-deuxième étage de l'une des tours jumelles Emirates, Jérusalem contemple cette ville hérissée de gratte-ciel, plus jeune que lui, et qui aborde l'avenir avec l'insolence de l'adolescent qui croit encore pouvoir changer le monde. Il ne peut s'empêcher de penser que non loin de là, des villes ancrées dans un passé séculaire sont en train de sombrer dans un obscurantisme innommable. Avec la chute de Mossoul, la guerre civile syrienne a débordé des frontières mandataires. Elle est géographiquement si proche mais semble si lointaine au milieu de la fièvre bâtisseuse dont est pris l'émirat de Dubaï. Mais surtout, cette guerre, c'est le cadet des soucis de son client dubaïote et elle ne doit par conséquent en aucun cas le distraire de ses objectifs professionnels.

L'ÂME URBAIN

Ali Al Jumeiri est un homme imprégné de culture bédouine. Il émane de lui une lenteur qui pourrait être prise pour de la pondération. Son caractère, comme le découvrira Jérusalem, est complexe et stratifié par une vie menée tant bien que mal au gré des changements qui, au cours des décennies, ont profondément transformé la région. Sa silhouette efflanquée accentuée par son port élégant de la gandoura, ses bras arachnéens prolongés par des doigts effilés et osseux, son sourire triste, son nez aquilin, la forme oblongue de son crâne couvert d'une *ghotra* parfaitement amidonnée, tout cela, mais aussi quelque chose d'indéfinissable, peut-être lié à une sorte de proximité hautaine, de condescendance amicale, lui donnent un air de sculpture de Giacometti habillée d'un sourire de Joconde à la fois inquiétant et bienveillant. Al Jumeiri est un de ces grands octogénaires dont il est possible de dire qu'ils ne seront jamais des vieillards. Assez âgé pour avoir vu émerger du désert la métropole cosmopolite qu'est aujourd'hui devenue Dubaï, ses yeux ont vu une ville faite de mesures en torchis se transformer en Manhattan du désert, un port perlier se muer en hub logistique incontournable pour le commerce international de marchandises.

Descendant d'une famille perlière, Ali Al Jumeiri a gravi les échelons de l'administration jusqu'à devenir membre du cercle très étroit des conseillers personnels du gouverneur de la ville. « En quelques années nous avons réussi à faire d'un petit port de commerce une agglomération cosmopolite. Nous avons bâti des cités de gratte-ciel. Des hommes et des femmes du monde entier sont venus y habiter, y travailler et jouir des divers plaisirs que propose notre opulente cité »,

lui dit le gouverneur quelques mois plus tôt lors d'un déjeuner donné à l'occasion des célébrations qui ont suivi la sélection de Dubaï pour l'organisation de l'Exposition universelle de 2020. « Nous avons construit des ports et des aéroports pour nous connecter au monde. Nous avons créé un centre commercial et financier incontournable situé entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Nous avons tant accompli en si peu de temps. Mais, mon cher Ali, il manque encore quelque chose à cette agglomération urbaine pour être vraiment une ville. » Il dit cela avec un air pensif qu'Al Jumeiri ne lui connaît pas. Le gouverneur est un homme généralement concis, laconique et péremptoire, qui ne s'autorise pas le luxe de la rêverie. « Il manque quelque chose, c'est sûr, mais je ne sais pas ce que c'est. Trouve-le, Ali. D'entre nous tous, tu es le seul à connaître suffisamment cette ville. Tu l'as vue grandir comme un enfant. Tu es aussi le seul homme que je connaisse à avoir cette sensibilité qui fait défaut à tant de gens aujourd'hui. Ali, trouve-moi ce je-ne-sais-quoi qui manque à Dubaï. »

Ali Al Jumeiri est impatient de rencontrer Ougarit Jérusalem tant il a entendu parler de ce mystérieux consultant en urbanologie au savoir monumental et à la perspicacité légendaire. « Il lit une ville comme tu lis le journal le matin avec ton café », lui a-t-on dit. Lorsqu'il entre dans le lounge au décor impersonnel mais cossu des tours Emirates, il découvre l'urbanologue de dos, assis face à la baie vitrée, une tasse de café à la main, les pensées perdues dans la désolation de la plaine syrienne. Un peu gauche, un peu hors de propos, Al Jumeiri slalome sur le parquet ciré parmi les fauteuils clubs. Il est habitué à travailler avec de vieux conseillers anglais, le plus souvent couperosés et bedonnants, ou avec les jeunes consultants en stratégie, toujours tirés à quatre épingles, des principaux cabinets de la place. Lorsque

Jérusalem, qui l'a entendu entrer, se lève et se retourne pour lui serrer la main, l'Émirati est d'abord surpris par son allure décontractée. Sa boule à zéro affublée de lunettes aux cadres trapézoïdaux en plastique injecté de couleur noire, sa barbe poivre et sel de deux jours et sa chemise en lin beige lui donnent un look de *hipster* entre deux âges qu'Al Jumeiri n'a sans doute que furtivement aperçu à la télévision. Le sourire amusé que Jérusalem porte en permanence lui donne l'impression d'être en présence d'un homme au caractère joueur prêt à se rire de tout. Si, au cours de leurs prochaines rencontres, Al Jumeiri apprendra à ignorer ce sourire narquois, il l'agacera toujours un peu.

Les deux hommes s'enfoncent dans les confortables fauteuils clubs. Après quelques civilités ordinaires, Al Jumeiri, mal à l'aise face à cet individu trop *européen* à son goût, entre dans le vif du sujet et décrit le projet pour lequel son gouvernement a décidé de l'appeler : « Il importait peu aux anciens que leurs villes aient une âme, il fallait surtout qu'elles soient fonctionnelles, que les déchets y soient ramassés, qu'un système d'égouts coure sous leurs rues, que la sécurité règne à la surface, que les services publics de santé et d'éducation soient assurés. Alors, moi, je ne sais pas ce que c'est que l'âme d'une ville et encore moins si, à Dubaï, elle trouve ses racines dans son identité arabe et islamique, ou dans sa modernité visionnaire... De toute façon, il faut que nous trouvions cette chose, que nous la qualifions, que nous la mettions en valeur. C'est ça le cœur de notre projet. » Al Jumeiri maîtrise si bien la langue arabe que c'est un plaisir de l'écouter. Jérusalem, cosmopolite et acculturé, parle, lui, un arabe mâtiné d'anglais et de français très influencé par le dialecte syro-libanais. La langue dans laquelle il est de loin le plus à l'aise est un français dont il roule les *r* et allonge exagérément les

deuxièmes syllabes de la plupart des mots à la manière des francophones du Levant. Il a bien essayé de le combattre, cet accent, puis il a renoncé, c'était artificiel et surfait. Avec Al Jumeiri, malgré leurs dialectes différents, il discute donc en arabe, sa langue maternelle, mais aussi, paradoxalement, sa deuxième langue.

Jérusalem regarde, écoute et prend mentalement note de tout ce qui l'entoure. Son cerveau est un bloc-notes à tiroirs. Son caractère taciturne le pousse à faire parler ses interlocuteurs alors qu'il reste le plus souvent, lui, avare de mots. En écoutant Al Jumeiri, il se dit qu'il manque à cet homme les bases les plus élémentaires nécessaires à la compréhension du concept d'âme urbaine et que, comme souvent pour ce genre de projets, il va devoir déployer des trésors de diplomatie et de pédagogie avec son client. Un fond sonore à la Kenny G est diffusé par les haut-parleurs. Le soleil d'après-midi, bas dans le ciel, pénètre abondamment dans le bar par la large baie vitrée.

« *L'âme urbaine* est un concept polymorphe que seule une approche pluridisciplinaire permet de cerner », dit Jérusalem impatient de tester Al Jumeiri. « Il est communément admis dans les cercles européens d'urbanologie qu'une histoire ancienne et des ruelles étroites sont plus propices à l'émergence d'une âme que les grandes artères et les autoroutes urbaines qui sont l'apanage des villes nouvelles. Je ne veux pas déjà vous ennuyer avec un cours d'urbanologie mais je pense, moi, que de nombreux facteurs entrent en jeu... »

Ali Al Jumeiri, captivé par les explications de l'urbanologue, lui fait signe de poursuivre.

« Prenons l'exemple tout simple des *activités urbaines hybrides*. Combien de fois par jour faites-vous quelque chose dans votre ville qui pourrait être défini autrement que par le

but de l'action elle-même ? Vous avez, un peu plus tôt, quitté votre bureau pour venir me retrouver ici dans les tours Emirates. Pouvez-vous définir ce déplacement autrement que par son but initial qui était de vous déplacer d'un point A de la ville à un point B ? Était-ce aussi une promenade, bucolique, culturelle ou autre ? Un moyen d'avoir une activité physique ? L'occasion de rencontrer quelqu'un ? De tisser un lien avec d'autres habitants de la ville, un lien qui n'existait pas auparavant et que ce déplacement aurait permis de créer ? C'est ça, une *activité urbaine hybride*. Plus une cité en génère, grâce à sa forme physique, sa culture ou la structure de son économie, plus elle sera propice à l'émergence d'une âme urbaine. Voilà un tout petit exemple du genre de choses que nous allons essayer de trouver et de comprendre à Dubaï. » Tout en parlant et s'amusant in petto de la gêne de son interlocuteur, Jérusalem se dit que ce projet bien rémunéré sera un jeu d'enfant. Il va sillonner Dubaï, tenter d'identifier l'essence de son âme urbaine, puis proposer un plan en plusieurs étapes pour l'aider à émerger. Il est venu à bout de projets bien plus ardues dans des villes bien plus complexes. À ce moment-là, il ne sait encore rien de ce qui l'attend.

Les deux hommes bavardent encore un moment puis conviennent de se retrouver le lendemain dès l'aube sur le quai des Boutres pour une première mission de reconnaissance sur les rives du Khor, la matrice originelle qui a donné naissance à la ville.

Lorsque Jérusalem redescend vers sa chambre située au vingt-deuxième, trente étages plus bas que le bar, il croise quelques élégantes courtisanes au bras d'inélégants quinquagénaires. Il ne leur prête pas attention. Une fois dans sa suite, il envoie un message à Oriol qu'il n'a plus revu depuis des années, depuis l'époque lointaine des soirées

catalanes arrosées de rhum : « Je suis à Dubaï. J'ai rendez-vous demain matin sur le quai des Boutres avec mon client. Rejoins-moi si tu veux.

– J'y serai, à demain mon cher Uga. »

Interloqué, il marque une pause. Il se répète ce petit mot, « Uga ». Sa voix est faible. Ce nom, il le répète un peu plus fort, « Uga ». Il tente encore une fois, en essayant d'imiter l'accent catalan d'Oriol, « *Uga* ». Le retour de cet ami à la fois proche et lointain le perturbe autant qu'il l'enchant. Avec Oriol, c'est tout un pan d'une vie passée qui s'invite dans son présent.

Cette nuit-là, ce ne sera pas la guerre qui l'empêchera de dormir mais ses quêtes inabouties, ses questions restées sans réponse et ses projets suspendus qui le tarauderont. Cette nuit-là, comme la précédente, comme de nombreuses autres nuits, pour calmer son cerveau hyperactif, tenter de le ramener dans l'ici et le maintenant, éviter de perdre le contrôle d'une arborescence de pensées touffue et galo-pante, cette nuit-là, cette nuit encore, il écrira.

BARCELONE

À travers une sémiologie de l'espace urbain, lire la ville comme on lit un texte. Appréhender sa grammaire, son vocabulaire, son style urbain comme on le ferait pour une insondable œuvre littéraire, écrite et réécrite en permanence par des millions d'auteurs. Transformer le texte urbain en texte littéraire. Générer du littéraire à partir du palimpseste urbain. Transformer la perception de l'espace en monument physique, le monument en texte, le texte en monument littéraire. Poser les valeurs morales, esthétiques, politiques, sociales, économiques et littéraires d'une ville sans succomber au dogmatisme de la science ni au fanatisme de l'idéologie. Transcender la ville par l'écriture de la ville.

Ces questions te hantent déjà alors que tu arpentes les rues de Barcelone, fréquentes par intermittence sa faculté de sociologie et passes d'interminables soirées arrosées de rhum en compagnie de pêcheurs et de marins dans les troquets enfumés de ses quartiers populaires. Ces questions sur la ville, son essence, son âme, tu ne le comprendras que bien plus tard, ne sont que tentatives désespérées de retrouver la quintessence de l'urbain stratifié par des millénaires d'habitation continue, de retrouver ta ville d'Alep alors interdite, aujourd'hui détruite.

Rien, dans ces années quatre-vingt-dix où tout semblait possible, où on parlait même d'une possible « fin de l'histoire », rien ne pouvait laisser penser qu'Alep, ville première, cinq fois millénaire, serait rasée par la haine, la soif de pouvoir, la bêtise et le nihilisme. Elle sommeillait sous la chape d'un régime arrogant et sûr de son emprise, et toi, déserteur de sa glorieuse armée, tu ne pouvais y retourner qu'au risque de

croupir dans ses terribles geôles. Si bien que, lorsqu'à vingt ans tu arrives dans une Barcelone en pleine ébullition autour de l'objet urbain, tu lui tournes progressivement le dos.

À cette époque, dans une capitale catalane en recomposition à la suite des Jeux olympiques de 1992, une bande d'universitaires au confluent de l'urbanisme, de la sociologie et de la littérature donnaient naissance à une science nouvelle : l'urbanologie. On y racontait déjà qu'à force de discipline et de pratique certains urbanologues chevronnés étaient parvenus à voir toute une cité dans une simple brique de l'un de ses murs. C'est ce degré supérieur de conscience que souhaitent ardemment atteindre les premiers lecteurs de villes : voir tous les événements, passés et présents, de la cité dans une seule structure, un seul des objets qui la constituent. C'est là, dans cette poussière originelle, où l'urbain et le littéraire se nourrissent l'un de l'autre et se transforment mutuellement, que cette discipline naissante s'approprie un objet littéraire pour en faire son mythe fondateur, son ultime outil d'analyse : l'aleph.

Quelques semaines après ton arrivée à Barcelone, tu commences à t'approprier la ville, ses rues, sa culture. Tu prends, pour arrondir tes fins de mois, un poste de *camarero* au Blau Mari, un petit bar du quartier populaire de la Barceloneta. Tu partages ton temps entre la fac où tu planches sur Durkheim et la notion de *conscience collective* et le caboulot où tu sers à boire aux gens simples des métiers de la mer. Ce grand écart t'excite. Jeune et idéaliste, tu espères encore changer le monde en lui donnant, au moins, une nouvelle théorie sociale. Et cela faute de t'engager dans un combat politique sur *le terrain*, comme ton père qui a, lui, piteusement échoué.

Et c'est là, en arrosant de rhum ton indécrottable mélancolie historique que tu rencontres cet individu hors du

commun avec qui tu tisses rapidement des liens d'une intense amitié. Capitaine au long cours, libraire déchu, intellectuel refoulé, Oriol venait tous les quinze jours s'enivrer au Blau Mari. Employé de l'une des grandes entreprises de fret international il déchargeait sa marchandise au port, passait deux ou trois soirées sur la terre ferme, soirées qu'il arrosait généreusement de rhum blanc, puis repartait pour l'Afrique remplir ses cales. Il ralliait ainsi, deux fois par mois, les ports africains ravitaillant l'Europe tant en cacao, sucre, café et autres vracs, qu'en histoires de marins à peine crédibles.

L'impressionnante cicatrice qu'il arborait sur sa joue droite avait à elle seule, et à chaque retour, droit à des histoires aussi variées qu'abracadabrantes. Cela se passait en fin de soirée, quand tout le monde au Blau Mari était bien imbibé. Un pêcheur lançait : « Allez, Oriol, raconte-nous comment tu t'es déchiré le visage ! » La salle entière approuvait bruyamment, et Oriol, après s'être fait prier quelques minutes, se lançait dans une description détaillée de sa mésaventure. Cela se passait généralement dans un port africain, il faisait chaud, c'était parfois Luanda, Cotonou ou Abidjan, mais le plus souvent cela se passait à Douala. La nuit était épaisse et peuplée d'insectes venimeux. Il prenait pour décor un bar enfumé ou l'un de ces bordels bon marché que l'on retrouve dans les rues attenantes de presque tous les ports du monde. Parmi les hommes, il y avait cette femme, une Africaine au regard mystérieux et aux jambes interminables. Elle était grande, fine et follement éprise de ce Catalan de passage. Sa peau était brillante et élastique. Puis, il y avait cet homme au tour de poitrine impressionnant, crâne rasé, regard de lion. Il était tour à tour portefaix au port, mineur dans une mine d'or, braconnier, dealer, bandit de grands chemins, maquereau, tout cela à la fois et plus

encore. Nous n'avons jamais compris s'il était le mac, le mec ou le client de la grande Africaine, toujours est-il qu'il était très jaloux et qu'il finissait par briser une bouteille sur le comptoir et par en enfoncer le goulot tranchant dans la joue droite d'Oriol. Le premier choc passé, le Catalan évidemment contre-attaquait. Une droite, une gauche, un coup de bouc, un coup de genou dans les parties, et le grand Noir, plié de douleur, sortait du bordel en rampant. La scène se déroulait sous les chaleureux applaudissements de la belle éperdue. Oriol racontait ensuite avec panache et moult détails, usant de toute la richesse lexicale de la langue catalane la plus hautement littéraire, sa longue et torride nuit africaine qui se prolongea longtemps après le lever du soleil. Bien que personne ne crût à cette performance surhumaine, c'était la partie préférée des pêcheurs du Blau Marí qui oubliaient un instant leurs compagnes à l'odeur de friture. Ils rentraient alors chez eux, les yeux pleins d'Afrique, et honoraient leurs grosses comme rarement. C'est ainsi que les mères du quartier grimpaient au plafond, tous les quinze jours, au rythme des allées et venues de ce sacré Oriol.

Un soir, alors qu'au port on leste son cargo, il t'annonce que tu ne le reverras plus au Blau Marí. Qu'il ne reviendra plus à Barcelone. Qu'il a démissionné de l'entreprise de fret pour laquelle il travaille et a vendu tout ce qu'il possède sur terre. Qu'il va réaliser un vieux rêve. Un *tramping* l'attend à Cotonou : « Un *tramping*, Uga (c'est ainsi que te surnommait Oriol pour qui Ougarit est un prénom bien étrange), ça vient de *tramp*, clochard. C'est un cargo vagabond qui touche tous les ports où se trouve du fret, sans horaire ni parcours fixe. J'irai colporter de port en port, décidant seul de ma destination, de ma cargaison et du moment de mon départ. Avec la conteneurisation et le transport maritime

de ligne, le commerce de tramping est aujourd'hui devenu une sorte d'artisanat du fret. Mais pour un petit armateur, propriétaire d'un ou deux navires, il peut encore être profitable. Avec un tonnage de dix mille tonnes, mon tramping est un cargo polyvalent ou, dans le jargon maritime, un *cargo de divers*, ce qui me donnera une liberté totale en termes de marchandises et de destinations. Je pourrai transporter du vrac mais aussi toutes sortes de produits manufacturés emballés ou pas, en rouleaux ou en caisses. J'opérerai indifféremment sur tous les océans et servirai toutes les destinations selon la marchandise et mon humeur. Seul maître à bord, mercenaire du commerce maritime international, je serai le capitaine du *Blau Mari*. C'est ainsi que j'ai nommé mon vraquier car, outre ma librairie perdue, ce bar est le seul coin de cette terre où je me sois jamais senti chez moi. »

Ce soir-là Oriol te parlera longtemps de sa vie d'avant. Il te racontera comment, après avoir liquidé ce commerce familial transmis de père en fils, il évitera soigneusement la ruelle où se trouvait la petite librairie spécialisée en livres anciens, copies originales et premières éditions. « Le loyer n'était plus abordable et les ventes se sont cassé la gueule. Impossible de tenir face à des eBay et des Amazon. Je me suis bien essayé à la vente en ligne, mais c'est un autre métier. En un an je n'ai vendu que deux ou trois volumes. Alors j'ai tout balancé, puis j'ai pris la mer. Depuis, c'est une sorte d'irrésistible appel du vide qui me pousse en permanence à partir. Après avoir travaillé quelques années pour cette compagnie de fret international, me voilà aujourd'hui affranchi, capitaine de mon propre cargo. »

Oriol parti, les pêcheurs de la Barceloneta se racontèrent encore longtemps la légendaire nuit africaine du marin catalan, mais ce n'était plus pareil, et leurs grosses qui avaient